

**De l'écriture à la promotion**  
Programme de soutien à la  
Relève littéraire de Suisse romande

*Janvier – septembre 2017*

**Impressions et regards**  
**De nos dix jeunes plumes**

Fondation  
pour  
**l'Écrit**

## **Filippo Della Croce**

D'où vient l'envie de créer ? Cette envie ancestrale qui prend parfois les formes d'une nécessité, d'une condition pour notre équilibre, pour notre épanouissement. Lorsqu'on écrit, on est mû par une force, une énergie, on ressent le besoin de combler un vide. Ecrivons-nous pour nous dépasser ? Pour être enfin aux commandes de quelque chose, dans un univers où les événements nous échappent, où l'on ne maîtrise que peu de choses ? Souhaitons-nous, par cet acte, laisser une trace ? S'agit-il d'une échappatoire, d'un cri, d'un appel ? Lorsque j'ai décidé d'écrire, à part la rédaction de textes académiques et de lettres officielles, je n'y connaissais rien. Je gambergeais chez moi depuis des semaines dans l'espoir de retrouver de l'entrain, de pouvoir sortir, travailler à nouveau, me balader, effacer au plus vite les séquelles de mes traitements providentiels et dévastateurs à la fois, et me sentir à nouveau jeune. Les semaines allaient se succéder, puis les mois, et ma convalescence aura duré deux ans ; au bout de la première année, j'avais écrit un roman, au bout de la deuxième, j'avais trouvé un éditeur. Ecrire a été pour moi une sortie de secours – personne n'en doutera – mais aussi une révélation. Aujourd'hui, en me relisant, je découvre un autre moi, plus authentique et probablement plus proche de ce que voient les autres.

Jeremy Cobhan est sorti en librairie le 24 janvier 2017. « C'est un premier roman, me dis-je, les suivants seront meilleurs ». J'en suis fier, il m'amuse, m'intrigue. Mais quel chemin lui est-il réservé ? Quelques mois plus tard, on me dirait qu'aucun chemin n'est réservé d'avance à un livre, ou très rarement. A partir du moment où un livre sort de l'imprimerie, tout reste à jouer. A l'origine : un e-mail de mon éditeur m'invitant à me porter candidat au programme « De l'écriture à la promotion » de la Fondation pour l'Écrit du Salon du livre de Genève. Dix jeunes auteurs seraient triés sur le volet. On leur révélerait les secrets de la promotion littéraire lors de six rencontres avec les acteurs-clés de la chaîne du livre. Hélas, l'annonce s'adresse à des plumes âgées de 18 à 40 ans, et j'en aurai 42 le samedi suivant. « J'ai parlé aux organisatrices, me répond Blandine Petit, adjointe d'Ivan Slatkine. Elles sont tout à fait ouvertes à recevoir votre dossier ». Elles, ce sont Isabelle Falconnier et Delphine Hayim, respectivement l'animatrice et la coordinatrice du programme. Je reconnais le même esprit d'ouverture en apprenant le lieu de la première rencontre : une librairie arabe. Un mois plus tard, je m'y balade lorsqu'Isabelle Falconnier entre à son tour. Après les échanges d'usage, elle me donne quelques explications et j'apprends que L'Olivier – la librairie – joue à Genève un rôle culturel important. On y organise des conférences, des tables rondes et d'autres événements dans un esprit laïque. Me voilà rassuré. De surcroît, je suis heureux de m'entretenir avec « Madame Livre ». Dans le milieu littéraire romand que je découvre, son nom revient partout : journaliste à l'Hebdo pendant vingt ans, présidente du Salon du livre de Genève, déléguée à la politique du livre de la ville de Lausanne, elle conduira les six rencontres jusqu'au début de l'automne. Ses cheveux cuivrés, l'énergie qu'elle dégage et son côté pétillant évoquent chez moi un fruit orange bourré de vitamines ou un verre de Spritz. « On monte à l'étage ? ». Peu après, je fais la connaissance de Delphine Hayim, de mes collègues écrivains et des intervenants du jour : deux femmes qui, d'emblée, tiendront à se définir comme des entrepreneuses. Caroline Coutau, directrice des Editions Zoé, nous dira la passion pour son métier en choisissant ses mots. Elle regarde au loin. Elle a sillonné la planète en dévorant des centaines de livres. Pour promouvoir

Janvier – septembre 2017

**Impressions et regards**  
**De nos dix jeunes plumes**

Fondation  
pour  
**l'Écrit**

sa boutique, elle sillonne la France aussi ; une maison d'édition doit faire entendre sa voix. Sophie Rossier, des Editions Favre, est moins bavarde. On devine son expérience de par son assurance tranquille. Avant de nous quitter, elle invitera les auteurs débutants que nous sommes à continuer d'écrire, à ne pas lâcher. En regagnant la gare, qui se trouve à une encablure de là, je repense à cette soirée et je revois les visages de mes collègues écrivains : auteurs de nouvelles, romanciers, poètes, une cuvée de crus qui gagneront à vieillir. Je me réjouis de mieux les connaître et me sens chanceux.

A chaque rencontre, je découvre un lieu emblématique et insoupçonné de la vie littéraire de Suisse romande : la librairie Humus à Lausanne, se définissant elle-même hors normes, hors tendances et privilégiant les mauvais genres. Cachée derrière trois tilleuls à la rue des Terreaux, elle fascine tout d'abord par sa vieille façade, puis par son choix d'ouvrages : « *La Brigandine* », « *Culs par-dessus tête* », « *Portrait d'un cannibale* », « *L'œil qui jouit* ». C'est d'un exemplaire original de la Méthode de Descartes dont nous parle le bibliothécaire de la Société de lecture de Genève, quelques semaines plus tard, en nous accompagnant dans les salons de l'hôtel particulier qui fut la résidence des représentants du Roi de France au XVIII<sup>ème</sup>. Le volume est précieusement conservé dans la bibliothèque de la Société, fondée en 1818 « pour promouvoir l'amour des lettres et des sciences ». Nous sommes loin des Culs par-dessus la tête de la librairie Humus, mais tout aussi fascinés. Je me vois passer des après-midis à lire et à écrire dans ces pièces aux parquets grinçants bourrées d'histoires. Un thé assis sur un fauteuil Louis XVI, une discussion plaisante, de bonnes lectures, un projet de roman. Je me surprends à rêver bourgeois. Ancien réflexe, souvenirs d'enfance. Je m'ébroue comme un chien mouillé et me projette dans le décor d'un film de Stanley Kubrick : « *2001, l'Odyssée de l'espace* ». J'y retrouve un environnement tout aussi propice aux rêveries et à l'écriture.

Au début du printemps, nous sommes réunis dans une salle du bâtiment administratif de Palexpo, à Genève. Isabelle Falconnier donne rapidement la parole à Philippe Duvanel qui, pressé par ses rendez-vous au Salon du livre, ne restera pas longtemps. Grand et mince, il approche la cinquantaine et nous étonne par son parcours : cuisine, marketing, promotion, communication. Il a travaillé pour Expo02 et Paléo et a dirigé BD-FIL, le festival de bande dessinée de Lausanne. Il parle avec une rapidité hors-norme. Avec son complet à carreaux bleus et violets, il semble sorti tout droit d'Alice dans le pays des merveilles dont – il ne nous le dira pas – il a mis sur pied une exposition au Château de Saint-Maurice, château qu'il dirige d'ailleurs. Après lui, on fait la connaissance de Mélanie Chappuis, écrivaine, qui nous entraîne dans les affres de la dépendance amoureuse en lisant l'un de ses textes. Elle nous montre la vidéo d'une comédienne qui récite ces mêmes lignes, et nous ajoutons l'originalité aux outils de la promotion littéraire que nous découvrons en cours de route.

Les rendez-vous du programme s'enchaînent. La promotion d'un livre est l'affaire de beaucoup de monde : libraires, diffuseurs, éditeurs, attachés de presse, critiques littéraires, agents. Ils nous expliquent leurs rôles dans la chaîne du livre. On y exerce son métier par passion avant tout ; ils nous le disent et on le ressent. N'empêche, il faut tirer sa charrette, sortir du lot, montrer qu'on existe, survivre dans un marché aux perspectives incertaines qui ne fonctionne qu'à sa tête, où la qualité du produit ne fait de loin pas tout. On nous cause stratégies, argent, médias, droits d'auteur,

**De l'écriture à la promotion**  
Programme de soutien à la  
Relève littéraire de Suisse romande

*Janvier – septembre 2017*

**Impressions et regards**  
**De nos dix jeunes plumes**

Fondation  
pour  
**l'Écrit**

tirages, à-valoir, scouts littéraires. Tout le monde doit y trouver son compte. On est heureux d'en savoir plus sur cet attirail ; on se sent moins naïfs. Je fais la connaissance de Véronique Overney qui, quelque temps plus tard, m'invitera à dédicacer Jeremy Cobhan dans sa librairie La Fontaine, à Vevey ; librairie mythique, me dit-on. Et de Christophe Jacquier, gérant de Payot Rive Gauche à Genève, que je trouve d'emblée très sympathique et qui me rappelle que nous nous sommes déjà rencontrés. C'est à lui que j'avais demandé si mon roman se vendait bien, en faisant une halte dans le magasin de la gare de Genève-Cornavin. Je n'avais pas eu le cran de me proposer pour une séance de dédicaces, mais j'allais le faire dans le magasin de Vevey, où je tiendrais ma première.

Après le dîner qui a suivi la cinquième rencontre, je sors du Casino de Morges en courant pour attraper mon train. Il pleut. Et l'écrivain, dans tout ça ? Quel est son rôle ? J'essaye de faire le point : activer son propre réseau, se présenter aux libraires et rappeler à son éditeur, s'il le faut, qu'en matière de promotion c'est lui qui est en première ligne. En gros, il faut savoir se vendre, mais sans en faire trop. « La culture, c'est ce qui demeure dans l'homme lorsqu'il a tout oublié », parole d'écrivain et de critique littéraire. Je fais mienne cette citation et ai envie de tout oublier. Je chasse l'eau de mon parapluie et monte dans un wagon du RégioExpress en direction de Lausanne. De ce périple, je retiendrai la mémoire de tous ceux que j'ai rencontrés, leur passion pour les livres et leurs histoires. Encore une fois, je me sens privilégié ; je vis dans un pays en paix où l'on se soucie de culture. Pour l'instant, la promotion de Jeremy Cobhan se passe plutôt bien : une poignée d'articles, des interviews à la radio, quelques coups de cœur. Aujourd'hui, plus que jamais, j'ai envie d'écrire et de lire. J'ai envie de me retrouver là où je me sens le mieux dans la chaîne du livre : aux deux extrémités.